

## Que signifie « Sujet réel » ?

Marc Morali

*Nous sommes le 26 avril 1955, et Lacan commente le conte d'Edgar Poe, « la lettre volée ». Pour définir les personnages, dit-il, on peut quitter le plan du drame et de ses moteurs psychologisants pour les appréhender : « à partir du rapport que détermine l'aspiration du sujet réel par la nécessité de l'enchaînement symbolique [...] La lettre, c'est le sujet initial, c'est le sujet à l'état pur [...] ».*

*Qui est ce Sujet Réel ? la réponse que nous privilégions, mais il y en a d'autres, est celle qui vient dans le fil d'une interrogation sur le Witz freudien, dont Lacan fait, à cette époque, le modèle de l'interprétation psychanalytique. Le 11 décembre 1957, il déploie les éléments structuraux qui séparent le mot d'esprit du comique.*

Le terme de « sujet réel » est utilisé à plusieurs reprises par Jacques Lacan, surtout dans les premiers temps de son enseignement<sup>1</sup>. Je formule l'hypothèse qu'il trouve un prolongement dans les questions qui agitent actuellement la théorie psychanalytique, et divisent les psychanalystes : assiste-t-on aujourd'hui à l'apparition d'un nouveau type de lien social, répondant à de nouvelles formes de structurations des parlêtres, sous l'effet de la radicalisation de l'économie libérale.

Ce terme met en tension les deux modes selon lesquels Lacan avait formalisé la notion de sujet, c'est-à-dire le sujet du signifiant, à partir de la définition du signifiant qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant d'une part, et celle de l'écriture du fantasme, S barré poinçon de « a » d'autre part. Ces deux propositions permettent d'approcher les mécanismes inconscients et prennent appui sur l'apport de la linguistique pour saisir les mécanismes qui ordonnent la chaîne des signifiants. La logique signifiante trouvera son prolongement dans la clinique des quatre discours avec cette précision importante qu'il s'agit là de discours constitués, qui rendent compte de ce qui est évoqué lorsque l'on parle du monde du névrosé.

<sup>1</sup> Voici les principaux endroits où « sujet réel » apparaît. Les occurrences seront référencées pour des dates ; 26 avril 1955, 11 décembre 1957, 13 et 20 mai 1959, 24 janvier 1961.

Nous rappellerons d'abord que Freud reste très peu prolix sur cette notion de sujet puisque ce terme n'apparaît qu'une fois dans le texte freudien, pour peu que l'on accepte la traduction du « Ich » par « Moi ». Freud en effet parle des effets de l'interprétation analytique comme produisant « ein neues Subjekt », c'est-à-dire un nouveau sujet, à entendre comme nouvelle position subjective, à laquelle serait alors assigné ce « Moi » qui n'est « plus maître en sa demeure ». Il est intéressant de laisser résonner cette formulation avec celle que Lacan amènera plus tard, celle de l'Inconscient-Maître.

La position de Lacan varie considérablement au cours de son travail. Un moyen d'en appréhender la trajectoire serait d'étudier les différentes interprétations qu'il va donner au *Cogito* de Descartes, jusqu'à sa fameuse constatation des années 1975 : « ce que Descartes oublie, c'est qu'on ne jouit jamais que d'un corps ». Cette trajectoire de Lacan est depuis quelques années l'objet de nombreux travaux et il ne peut être question de les citer tous.

Je commencerai par une remarque d'une grande banalité : dire que l'être humain s'appréhende comme « sujet » ne va pas de soi, comme en témoigne l'histoire de la philosophie. La lecture d'un séminaire encore non publié de Sidi Askofaré — vous en retrouverez facilement les traces sur Internet — m'a permis de retrouver le moment où Heidegger rappelle, à propos du *Cogito*, combien l'évolution de la notion de sujet reflète l'entrecroisement de la chose religieuse et la naissance de ce que l'on appelle la science. Il s'agit d'une nouvelle organisation de la connaissance au regard des croyances qui jusque là répondaient d'une vision du monde :

*« l'émancipation qui s'affranchit de la certitude révélée du salut était donc, en elle même, nécessairement une émancipation vers une certitude dans laquelle l'homme s'assure du vrai en tant que su de son propre savoir »*<sup>2</sup>.

Ici, il s'agit bien sûr de s'affranchir, de se séparer des conceptions religieuses du monde, mais on peut remarquer qu'à ce moment de l'interrogation d'Heidegger, il semble admis que l'idée même de s'appréhender comme sujet, c'est-

à-dire comme porteur d'une organisation, fût-elle inconsciente, reste malgré tout liée à une forme entendue comme universelle. On remarquera également que cet affranchissement laisse deviner la nécessité, pour un tel individu, de répondre au titre de sujet à la loi dans laquelle il ne s'inscrit apparemment plus au titre d'un lien social, mais dans une certaine solitude. Ces questions agitent l'Europe autour des années 1920, et se révéleront annonciatrices de la catastrophe qui s'ensuivit. C'est au regard de cette problématique que Freud exprimera, dès 1927, l'espoir de créer, à partir de la psychanalyse, une éthique scientifiquement établie, où la science suspendrait les croyances religieuses pour les remplacer par une forme universelle. C'est ce qu'il écrira à Théodore Reik<sup>3</sup>, dans un débat sur Dostoïevski et le meurtre du Père. Cette éthique correspondrait peut-être, nous pouvons le supposer, à son « nouveau sujet » issu de la cure analytique. Nous connaissons la réponse qu'il donnera à cette tentative : « L'avenir d'une illusion ».

Les différentes aspects que vont revêtir les théories du sujet doivent de ce fait même être lues non plus uniquement comme progrès de cette saisie, c'est-à-dire comme avancée théorique, mais aussi comme reflétant les modifications des conceptions implicites du monde qui irriguent le moment où elles s'énoncent. Ces modifications doivent être interrogées comme autant de présupposés, tant du point de vue économique et social, que politique ; cela concerne tous les effets par lesquels le discours dominant pèse sur la diffusion des différents énoncés qualifiés de scientifiques.

La question est complexe. Essayons de la décomposer : comment attraper un tel sujet, qui se saurait de son propre savoir, mais aussi d'une forme de connaissance qui, pour être scientifique, n'en est pas moins liée aux circonstances historiques de son apparition. Paraphrasons Freud et Goethe, il faut en passer par la redoutable question de l'être. Mais pour attraper cet être ou un de ses effets, encore faut-il une place, et cette place ne peut alors se concevoir autrement que dans une organisation plus complexe. C'est

2 Heidegger M. l'époque des conceptions du monde, 1938

3 T. Reik « Trente ans avec Freud »

en tout cas le sens que prend la première occurrence du *Sujet Réel* dans le séminaire de Lacan. Nous sommes le 26 avril 1955, et Lacan commente le conte d'Edgar Poe, « la lettre volée ». Pour définir les personnages, dit-il, on peut quitter le plan du drame et de ses moteurs psychologisants pour les appréhender :

« à partir du rapport que détermine l'aspiration du **sujet réel** par la nécessité de l'enchaînement symbolique [...] La lettre, c'est le sujet initial, c'est le sujet à l'état pur [...] ».

Qui est ce *Sujet Réel*? la réponse que nous privilégions, mais il y en a d'autres, est celle qui vient dans le fil d'une interrogation sur le Witz freudien, dont Lacan fait, à cette époque, le modèle de l'interprétation psychanalytique. Le 11 décembre 1957, il déploie les éléments structuraux qui séparent le mot d'esprit du comique. Voici un large extrait de cette séance, qui montre bien la complexité de la question<sup>4</sup> :

« Comment pouvons-nous définir cet Autre? Après tout si nous nous arrêtons un instant à ce schéma, nous allons nous en servir pour dire des vérités premières et des choses très simples. [...] quand nous prenons les divers modes ou les diverses formes dans lesquelles peut se classer le trait d'esprit : le jeu de mots, le calembour à proprement parler, le jeu de mots par transposition ou déplacement de sens, le trait d'esprit par transposition ou déplacement de sens, quels que soient les éléments classificatoires que nous introduisons, nous avons tendu avec Freud à les réduire à des termes qui s'inscrivent dans le registre du signifiant.

Est-ce à dire qu'en fin de compte une machine recevant des deux côtés par exemple la mesure de décomposer les voies d'accès par où se forme le terme « *famillionnaire* » [...] est en quelque sorte capable d'authentifier, d'entériner comme telle, si nous la supposons suffisamment complexe pour faire l'analyse exhaustive complète des éléments de signifiant, si elle est capable d'accuser le coup et de dire « ceci est un trait d'esprit », c'est-à-dire que pour une certaine façon l'égal du message par rapport au code est juste ce qui convient pour que nous soyons dans les limites, au moins possibles, de quelque chose

qui s'appelle un trait d'esprit.

Bien entendu cette imagination n'est là que produite d'une façon purement humoristique. Il n'en est pas question, la chose va de soi. Qu'est-ce à dire? Est-ce que cela suffit à ce que nous disions qu'il faut en somme que nous ayons en face de nous un homme? Bien sûr, cela peut aller de soi, et nous en serons très contents. Si nous nous disons cela, cela correspond à peu près en masse à l'expérience, mais justement parce que, pour nous, le terme de l'inconscient avec son énigme existant, l'homme, c'est justement la sorte de réponse qu'il nous faut décomposer.

Nous commencerons par dire qu'il nous faut en face de nous **un sujet réel**. Ceci indique que puisque c'est dans cette direction de sens que gît le rôle du trait d'esprit, ce sens, nous l'avons déjà indiqué et affirmé, ne peut être conçu que par rapport à l'interaction d'un signifiant et d'un besoin.

Autrement dit, pour une machine l'absence de cette dimension du besoin est ce qui fait objection et obstacle à ce que d'aucune façon elle entérine le mot d'esprit. [...]

Voilà donc une première définition. **Il faut que ce sujet soit un sujet réel; dieu, animal ou homme? Pour tout dire nous n'en savons rien.** Et ce que je dis est tellement vrai, que toutes les histoires de surnaturel qui n'existent pas non plus pour rien dans le folklore humain ne laissent pas du tout exclu que l'on puisse faire de l'esprit avec une fée ou avec un diable, avec quelqu'un qui est en quelque sorte posé comme ayant des rapports tout à fait différents, dans son réel, que ceux qui précisent les besoins humains.

Assurément vous me diriez que ces êtres plus ou moins verbaux de pensée, sont tout de même plus ou moins tissés d'images humaines. Je n'en disconviens pas, c'est même bien de cela qu'il s'agit car, en somme, nous nous trouvons entre ces deux termes : d'abord d'avoir affaire à **un sujet réel, c'est-à-dire à un vivant, d'autre part d'être un vivant qui entend le langage, et même bien plus, qui possède un stock de ce qui s'échange verbalement des usages, des emplois, des locutions, des termes, sans quoi bien entendu il ne serait pas question que nous entrions**

4 Séminaire établi par et pour les publications internes de l'ALI. Les mots soulignés le sont par nous.

*avec lui d'aucune façon en communication par le langage. »*

Un vivant! Lacan parle ici non pas d'un **être vivant**, mais d'**être un vivant**, soumis au besoin réel, ce qui une fois de plus décale de la question de l'ontologie. Cette notion trouve peut-être son prolongement dans ce qu'il nommera **Jouissance de la vie**, dite aussi jouissance Autre, hors-langage, dont l'organisation échappe à la fonction phallique.

Nous allons maintenant faire quelques remarques sur les deux citations du séminaire :

Il faut tout d'abord souligner l'intérêt que Lacan a, dès le début de son travail, porté à la psychose et à ses productions langagières, en particulier au néologisme, ce qui permet de distinguer les productions qui restent dans la chaîne signifiante inconsciente, déchiffrables et les signifiants dans le Réel, voix, paroles imposées, néologisme pour ne citer que ceux-ci. Si nous considérons l'exemple que Freud donne, le fameux « Famillionnaire », le mot d'esprit pose la question de savoir en quoi ce néologisme ne renvoie pas au ratage radical qui signe la psychose. Le sens s'organise à partir d'un nouage, qui assure un capitonnage empêchant la dérive insensée des mots coupés de leur signification. Même le délire apparaît alors comme une tentative de guérison, à savoir l'effort désespéré pour combler le trou dans la chaîne signifiante.

Que pouvons-nous entendre de cette aspiration d'un Réel dans la chaîne symbolique? au minimum, déjà, une hétérogénéité entre deux ordres d'ordres! Ce qui régit les rapports entre les protagonistes du drame de Poe relève, en première approche, du registre du lien social. Si la relation amoureuse dont témoigne la lettre (d'amour) est un symptôme, il n'en demeure pas moins que ce symptôme comme tel ne trouve sa signification et donc sa capacité à jouer son rôle de compromis que dans le décalage qu'il permet d'assurer au regard d'une certaine organisation dont la fonction phallique reste l'étalon. Il y a une place de pouvoir, ce qui permet d'asseoir la suprématie « d'un signifiant qui donne prise sur la Reine, d'être à la merci de celui qu'on appelle, pas pour des prunes, un Roi! », comme l'écrit

si joliment Lacan dans la préface à l'édition de poche des *Ecrits*. Cette fonction de pouvoir relève de la dialectique bien connue du Nom-du-Père, à laquelle renvoie — presque naturellement!! et là réside la croyance — les mots d'ordre qui agencent le champ du symbolique. Et la circulation de la lettre permet de comprendre comment le sujet se trouve déplacé en fonction de la logique du signifiant, ou de sa forme localisée, la lettre. En d'autres termes, pour se servir de la forme aboutie de cette logique, le sujet est rarement en position d'agent, c'est à dire de décideur, dans cet ordre induit par le signifiant.

Certes, mais Lacan introduit autre chose, qui donne à la question du Vivant un poids particulier. La propriété de la chaîne, explique-t-il en substance toujours dans cette leçon du 11 décembre 1955, est telle qu'elle induit, de par la participation de trois éléments, sans autre intervention, un ordre qui fait que tout événement est pris dans une certaine structure qui de, ce fait même, apparaît comme antécédente à l'événement qu'elle « ordonne ». C'est ce que fait déjà remarquer Charles Melman à propos des chaînes de Markov dans « L'homme sans gravité ».

En quelque sorte, la place du Vivant vient en excès par rapport à cette chaîne qui secréterait un ordre sans sens, sans corps, et c'est ici que le terme freudien de réalité psychique trouve sa valeur en désignant le nouage des trois registres ainsi délimités, en fait quatre si on y ajoute la dimension du symptôme comme témoignage-compromis de ce qui dans l'appareil semble boiter inmanquablement, du fait de l'improbable rencontre entre un homme et une femme. Cette faille radicale va conduire Lacan à une formulation subversive qui curieusement retrouve le contexte historique qui accompagnait Freud lors de la découverte de la psychanalyse.

Le 9 juin 1971, il dit : « Totem et tabou est un produit névrotique ». Ces quelques mots souvent noyés dans les flots du séminaire sont passés quasiment inaperçus si l'on excepte le travail de Mayette Viltard dans le numéro de « l'Une Bévue »<sup>5</sup> qu'elle consacre à cette question.

Je propose cette lecture : la psychanalyse tient des énoncés névrotiques sur la névrose. La

chose n'est pas très nouvelle si l'on se souvient des antécédents de Lacan, concernant la connaissance paranoïaque, ou encore la fonction du psychanalyste.

Cette remarque retrouve en fait le séisme culturel qui surprit la société viennoise au travers des différents mouvements qui interrogent à peu près tous les modes de connaissances jusque-là centrés sur l'immuable vérité d'un monde clos. Le signifiant qui revient partout est celui de relativité : mathématique, physique, peinture, musique... les grammaires du savoir consacreraient des formes qui se révèlent n'être que des cas particuliers d'une grammaire plus générale. Citons Einstein, Klee, Cézanne, Lobatchevski, Riemann.

Appliquée à la psychanalyse et à la butée qu'elle rencontre, l'idée que la forme que le sujet utilisait pour se saisir lui-même, celle qu'on appelait névrose, n'est qu'une forme particulière qui a particulièrement réussi à un moment donné de l'histoire, dans un lieu que Jacques Lacan appelle l'accident Occident.<sup>6</sup> C'est à partir d'une telle remarque qu'il s'essayera à avancer que les chinois ne seraient pas analysables, au sens de « l'inconscient freudien » faudrait-il alors ajouter. En quelque sorte, la théorie psychanalytique sortirait du monde oedipien comme la géométrie était en son temps sortie de l'espace euclidien. Est-ce le sens du franchissement de Lacan lorsqu'il rebaptise l'inconscient freudien ?

Je vais, pour finir, revenir au thème qui vous a occupé cette année, « Moïse et le monothéisme », texte majeur de Freud, écrit dans le souci de décaler la montée de haine qu'il avait pressenti, et qui pose l'étrange question du meurtre d'un père fondateur par ses disciples. Le vivant est-il réductible à la loi symbolique ? Nous restons au cœur de la question qui nous occupe ce soir.

Comment l'homme passe-t-il du totem, puis de toutes les figures du Père à ce dieu abstrait, qui n'aurait de corps que sa voix ? Comment passer du père de tous les dieux au

dieu de nos pères ? Comment surtout effacer l'idée d'un peuple élu, inventeur du monothéisme dans un monde qui ne saura reconstituer un semblant d'unité que dans l'élection d'un tiers exclu ? Ce déficit d'identité est un symptôme que Freud pense traiter par l'invention d'un nouveau mythe, celui d'un Moïse égyptien, qui décale dans l'histoire l'apparition d'un dieu unique. Mais ce symptôme n'est pas névrotique, et la potion sera sans effet sur le mal.

Je vous propose de nous intéresser à un autre Moïse qui s'écrit pratiquement à la même époque, à quelques pas du cabinet de Freud. Il s'agit d'un opéra, celui moins connu de Schönberg. Les deux hommes ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés ! Ils ont au moins une connaissance commune, Max Graf, le père du célèbre « petit Hans »<sup>7</sup>, musicologue averti, ami de Schönberg et un des premiers à fréquenter les rendez-vous du mercredi soir chez Freud. Schönberg, je le rappelle brièvement, est le fondateur du cercle de Vienne, et l'inventeur d'un nouveau système musical, dit dodécaphonique, conçu pour produire une grammaire générale de la musique, dans laquelle la gamme tempérée de Jean Sébastien Bach et son art de la fugue ne serait qu'un cas particulier d'écriture musicale. Pour « Moïse et Aaron » c'est le titre de l'œuvre de Schönberg, celui ci invente un dispositif particulier qui rend compte des différentes places que chaque protagoniste occupe par rapport au discours : Moïse le bègue, qui écoute la parole de Dieu, ne peut parler directement au peuple et doit passer par Aaron qui seul peut alors faire entendre les paroles du prophète. Schönberg invente la voix chantée, le *Sprechgesang*, qui rend compte de cet espace intermédiaire, à la frontière entre ce qui se chante et ce qui se dit, comme le dira Lacan en 1976 dans ce magnifique séminaire, « L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre », la forme même qui porte, au delà du signifiant, ce qui fait résonner l'interprétation psychanalytique.

Les deux « Moïse » ont en commun une étrange particularité : Ils resteront tous deux inachevés. Chez Schönberg, la musique du troi-

6 in « Litturaterre ».

7 Le petit Hans à propos duquel est naît cette belle légende selon laquelle la phobie serait causée par l'insuffisance du papa !

sième acte est prête, mais les paroles manquent. C'est ainsi que se clôt cet opéra, sur la phrase amère de Moïse devant le veau d'or, incapable de faire entendre au peuple son erreur :

« Oh! Wort! das du mir felt!

« Oh, mot! toi, qui me manque! »

A un mot près, l'espace névrotique tiendrait devant la dérive fétichiste, idolâtre! La musique de Schönberg rompt avec l'idée d'une harmonie à l'image de Dieu. Ce qui est premier, c'est le désordre et ce mot ne manque pas... et la névrose ne se donne jamais pure.

Le « manque de ce mot » nous conduit à

une question vertigineuse que Schönberg laisse deviner, devant la mélancolie de Moïse accablé, là où le grand Michel Ange le montrait plein de colère. Est-ce la faute d'un père insuffisant, est-ce le trou naturel de la structure, ou encore l'effet de perversion de la marchandise — devenue une valeur fétiche sous l'effet du capitalisme, comme l'écrit Karl Marx repris par Lacan, — où situer la cause de cette mutation qui se lit aujourd'hui mieux qu'hier sans doute, dont on peut remarquer qu'elle avait été non pas prophétisée, mais diagnostiquée par Jacques Lacan depuis fort longtemps?